



Petit Courrier des Dames,
Journal des Modes.



MODES.

Il est des phrases qui ont des momens de vogue, de mode, qui sont employées comme une nuance que l'on retrouve partout, que chacun croit devoir usiter comme preuve qu'on appartient au monde actuel. C'est un nom, une chose, que l'on cite dans toutes les classes, que l'on entend dans tous les lieux; tout le monde en parle. C'est une pièce toute neuve d'extravagance et de génie; un livre supérieur encore à toutes les originalités parues; un personnage inconnu à nos contrées, à nos mœurs, à nos costumes. C'était la monstruosité de *Quasimodo*, la bizarre prédestinée d'une *Peau de Chagrin*, les touchans délires de *Marion Delorme*, la mystérieuse douleur de *l'Homme au masque de fer*, dont on s'entretenait dans les petits recoins d'où pouvait s'échapper un

instant la politique ; lorsque tout à la fois apparurent des personnages de si hautes destinées que tous les attraits des fictions et des souvenirs firent place à un intérêt plus présent et plus réel.

Avez-vous vu le dey d'Alger ? don Pédro ? la jeune impératrice du Brésil ? telles sont les questions du jour ; et , à moins d'être un sauvage , un réprouvé ou un sot , il n'est pas jusqu'à un élève en congé qui ne puisse répondre : Oui , j'ai vu ce dey détrôné , qui s'intitule sur ses cartes de visite : *Hussein, ex-dey d'Alger* ; qui dîne avec deux poules cuites dans l'eau bouillante ; qui cache et enferme ses femmes comme des billets de banque , et qui vient , comme un simple myope de Paris , les besicles sur les nez , admirer notre opéra , opposer à nos mesquins habits français son riche turban , sa veste brodée d'or , les immenses cachemires qui entourent sa taille , et le poignard enrichi de diamans qui orne sa ceinture. J'ai vu don Pédro avec son front élevé , ses grands yeux un peu voilés , son air noble , froid , quelque peu mélancolique , et sa tournure élégante parfaitement dessinée dans son habit militaire. J'ai vu cette jeune et jolie femme , dont le front tout radieux de grâce et de jeunesse n'avait pas besoin , pour briller , de l'éclat d'un diadème. Ses cheveux qui sont si beaux , sa physionomie si intéressante , sa tournure si distinguée , semblaient faits pour subjuguer sans les prestiges de la couronne ; et sa mise , ajoutons pour satisfaire toutes les curiosités féminines , sa mise est d'une simplicité étonnante : souvent rien qu'une forêt de cheveux sur le front , une robe d'étoffe de fantaisie , sur le cou une écharpe de blonde noire nouée , rien enfin que de très-simple ; mais c'est l'impératrice du Brésil qui le porte , qui y donne du charme ; c'est elle aussi qui , en prenant pour asile le château de Meudon , donne à ses environs une nouvelle vie , et en fait un but de promenade où la cour et la ville vont admirer des sites depuis long-tems délaissés et qui deviennent aujourd'hui un rendez-vous à la mode.

— Nous avons suivi tous les plaisirs de la campagne et communiqué la mode des ouvrages en pains à cacheter , en pailles et rubans , en chiffons découpés pour imiter la porcelaine , en fleurs de velours , etc. Maintenant , le *jeu des silhouettes* est devenu en faveur pour les soirées dont la fraîcheur exclue les promenades ; du papier , de l'encre de Chine , des godets , des verres remplis d'eau , composent le matériel de ce divertissement qui rassemble autour d'une grande table toute la société qui y prend part ; puis on esquisse , on barbouille , des portraits ou , pour mieux dire , des caricatures dont on s'amuse à faire deviner la ressem-

blance. Les imitations grotesques, piquantes, flatteuses, sont un moyen de communiquer son opinion quelquefois plus expressif que la conversation.

— L'escalier du Théâtre Italien, recouvert d'un riche tapis rouge, retenu à chaque marche par une tringle en bronze doré, semble être une véritable galerie disposée pour ce que Paris possède de plus élégant en femmes et en hommes; les toilettes que l'on fait pour aller à ce théâtre sont encore plus destinées à être admirées à la sortie que dans les loges. C'est en descendant ce brillant escalier que l'on peut juger avec vérité quelles sont les modes prédominantes. Aujourd'hui l'on peut certifier que, pour le spectacle, c'est le blanc qui domine : on y voit beaucoup de robes en organdi avec un large ourlet au-dessus duquel est un bel entre-deux de dentelle, ou une broderie au plumetis. Quelques-unes, ainsi que nous l'avons déjà dit, ont un grand volant; mais il est à remarquer que cette garniture n'est choisie que par les femmes très-sveltes, et qui sont intéressées à augmenter le volume de leur robe.

— Pour les négligés on voit autant de pélerines pareilles à l'étoffe de la robe, que de pélerines blanches. Ces dernières se sont cependant surpassées cette année en grâce et en richesse. Les garnitures de tulle à festons carrés très-creusés sont d'un effet charmant pour les canezouts.

— Des festons à très-longues pointes entourés de crêtes de coqs s'emploient beaucoup pour les bonnets de linge; ces garnitures deviennent ainsi très-légères et vont très-bien avec les feuilles de rubans de gaze que l'on place entre deux.

— Les habits d'hommes les plus élégans sont de couleur marron, brun foncé tirant sur le violet. Cette couleur offre de beaux reflets.

— Les habits se font moins larges et avec des crans moins aigus.

— Les redingotes sont vert foncé, ou flamme d'enfer.

— Les gilets sont toujours à la chevalière, mais plus généralement à collet droit.

— Les pantalons demi-collans et guêtres, sont tout-à-fait en vogue.

— Un habit boutonné jusqu'à la cravate, toujours noire; le gilet noir, point de col de chemise cachant de longs poils sous le menton, un cigarre, des éperons et un rotin d'environ six lignes de diamètre, voilà le costume caractéristique d'un *jeune France*.

Beau comme le jour.

« Il y avait une fois un prince beau comme le jour, etc. »

« Il y avait une fois une princesse belle comme le jour, etc. »

Cette comparaison a pris naissance dans l'Orient, pays des contes, ciel parfumé, où le jour est beau comme un prince, et réciproquement.

En Perse surtout, où le soleil était Dieu, cette façon de dire, « Beau comme le jour, » avait le double avantage d'être un compliment et un acte de piété. C'est ainsi que nos dévotes appellent leur amant « mon petit agneau! » et que les dévots appellent leur amante « ma chère colombe! » par allusion à la seconde et à la troisième personne dont parle le catéchisme.

On sait Bagdad avec son soleil des *Mille et une Nuits*, ses palais de diamans, ses fontaines de cristal, et ses femmes qui n'étaient pas de roche. Là, le soleil n'était pas vert comme à Bologne, la lune bleue comme à Gênes, et le jour sale comme à Paris. L'esclave pouvait dire à son maître, en caressant les poils de son menton : « Seigneur, vous êtes beau comme le jour! » avec cette différence pourtant, que le jour n'a jamais porté de barbe. Mais à la barbe près, la comparaison ne manquait pas de justesse, si l'on en croit Galland.

Toutefois, j'ai grand'peur que ses contes ne soient pas autre chose. Le bonhomme était un grand faiseur de cieux de contrebande et de jours apocryphes, ou bien Bagdad a terriblement changé de physionomie.

C'est du reste ce qui me frappa le plus dans le dernier voyage que je fis à Bagdad en 1821. J'y trouvai de la neige, des noix de galle, des cerisiers sauvages, un ours, des maisons basses comme un entresol, des rues étroites, noires, sans pavés, des pipes qui puaient, des femmes laides avec la peste, et des hommes dont la face était cicatrisée d'ulcères. Un ancien laboureur Kurde, qui vendait des pastilles, près du tombeau de Zobeïde, m'assura que Bagdad était la première ville du monde, et ses habitans les plus riches et les plus beaux habitans de l'univers. Cet homme était couvert de lèpre. Je lui jetai un *para*.

J'aime à conter mes voyages. Tout jeune encore, il me plaît de me ressouvenir que j'ai fait le tour du globe. Il y a surtout une certaine aventure qui m'arriva en Laponie, avec une femme charmante, haute de trois pieds au moins, créature angélique, que j'aimais à la fureur, que je voulais épouser, et que ses parens ne m'accordèrent pas, par la raison qu'elle avait su me vaincre à la course; cette histoire, et mille autres encore, je les raconte volontiers aux femmes de Paris. Je sais que mes jolies compatriotes ont l'ame voyageuse. Plût à Dieu que leur cœur ne ressemblât pas à leur ame! Mais cela serait encore très-supportable, j'imagine, si les Parisiennes n'avaient pas dans la bouche des phrases toutes faites pour exprimer l'amour. Car ce que je déteste sur toutes choses en amour, ce sont les phrases de tendresse banale. Il n'y a pas de cœur bien épris qui ne s'en déprenne. Avis aux dames.

Hier donc, rue Saint-Denis (le numéro est inutile à dire), assis sur une chaise de paille, à côté de Lucile, cette jolie fleuriste, je lui disais mes dangers, mes voyages, les crocodiles, les Chinois, les Albinos, les Lapons, le Grand-Turc et mon combat avec un serpent constrictor; Lucile, les yeux ardents, m'écoutait tremblante de plaisir. Je crois que j'allais l'aimer, l'épouser même, lorsque, se tournant vers son amie, elle lui dit avec emphase : « Aglaé, entends-tu comme il conte bien... Ah, ma chère, il est beau comme le jour! » Que dites vous? demandai-je avec inquiétude. — Que vous êtes beau comme le jour, répéta Lucile. — Merci du compliment, repris-je; il est flatteur. » J'ouvris la porte; le jour était horrible : il pleuvait.

(L'ENTR'ACTE.)



Victor Hugo.

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte ;
 Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte ,
 Et du premier Consul, trop gêné par le droit ,
 Le front de l'Empereur brisait le masque étroit.
 Alors , dans Besançon , vieille ville espagnole ,
 Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole ,
 Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
 Un enfant sans couleur , sans regard et sans voix ;
 Si débile , qu'il fut , ainsi qu'une chimère ,
 Abandonné de tous , excepté de sa mère ,
 Et que son cou ployé comme un frêle roseau
 Fit faire en même tems sa bière et son berceau.
 Cet enfant que la vie effaçait de son livre ,
 Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre ,
 C'est moi.

Je vous dirai peut-être quelque jour
 Quel lait pur , que de soins , que de vœux , que d'amour ,
 Prodigés pour ma vie en naissant condamnée ,
 M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée ;
 Ange , qui sur trois fils attachés à ses pas ,
 Épandait son amour et ne mesurait pas !

O l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie ,
 Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie !
 Table toujours servie au paternel foyer !
 Chacun en a sa part , et tous l'ont tout entier !

Je pourrai dire un jour , lorsque la nuit douteuse
 Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse ,
 Comment ce haut destin de gloire et de terreur ,
 Qui remuait le monde aux pas de l'Empereur ,
 Dans son souffle orageux m'emportant sans défense ,
 A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance ;
 Car , lorsque l'aquilon bat ses flots palpitans ,
 L'Océan convulsif tourmente en même tems
 Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage
 Et la feuille échappée aux arbres du rivage !

Maintenant , jeune encore , et souvent éprouvé ,
 J'ai plus d'un souvenir profondément gravé ,

Et l'on peut distinguer bien des choses passées
 Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
 Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
 Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
 Pâlerait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
 Mon ame où ma pensée habite comme un monde,
 Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai goûté,
 Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
 Mon plus beau tems passé sans espoir qu'il renaisse,
 Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse;
 Et quoique encore à l'âge où l'avenir sourit,
 Le livre de mon cœur à toute page écrit!

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
 Mes chansons par le monde en lambeaux dispersées;
 S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
 Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
 Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie,
 Si j'entrechoque aux yeux d'une foule choisie
 D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
 De mon souffle, et parlant au peuple avec ma voix;
 Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,
 Jette le vers d'airain, qui bouillonne et qui fume,
 Dans le rythme profond, moule mystérieux,
 D'où sort la Strophe, ouvrant ses ailes dans les cieux;
 C'est que l'amour, la tombe, et la gloire et la vie,
 L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
 Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
 Fait reluire et vibrer mon ame de cristal,
 Mon ame aux mille voix, que le Dieu que j'adore
 Mit au centre de tout comme un écho sonore!

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
 Et je sais d'où je viens, si j'ignore où je vais.
 L'orage des partis, avec son vent de flamme,
 Sans en altérer l'onde a remué mon ame.
 Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
 Qui n'attendit qu'un vent pour en troubler l'azur!

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
 A l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
 Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
 Le trône pour son droit, le Roi pour ses malheurs;
 Fidèle enfin au sang, qu'ont versé dans ma veine
 Mon père vieux soldat, ma mère Vendéenne!

23 Juin 1830.

VICTOR HUGO.

MÉLANGES.

Le succès d'*Armide* n'a pas répondu au zèle et à l'intelligence avec lesquels le directeur de l'Opéra avait remis en scène le chef-d'œuvre de Gluck. Ce bel ouvrage, objet de cinquante-trois ans d'admiration, a été généralement assez froidement accueilli. La raison tient-elle au progrès de l'art, à des changemens dans le goût? Je crois qu'il faut plutôt la chercher dans un manque d'ensemble de talens indispensable à l'exécution de cette savante partition dramatique.

M^{me} Dabadie, chargée du rôle d'*Armide*, laissait, il faut l'avouer, peu d'illusion sur le pouvoir de l'enchanteresse. Dabadie et M^{lle} Jawureck n'ont pas été satisfaisans dans leurs rôles; Nourrit seul a été à la hauteur du sien. Jamais le rôle de Renaud n'a été chanté avec plus de verve, plus de suavité.

Le Dey d'Alger est définitivement un habitué de l'Opéra. Il y a paru dernièrement avec un jeune Turc dont le costume brillant et la physionomie attiraient tous les regards.

FÊTE DES YACHTS ANGLAIS A CHERBOURG.—La fête des yachts anglais à Cherbourg a été des plus brillantes. Lord Yarborough y a dépensé 800 livres sterling; un grand nombre de personnes distinguées de l'Angleterre assistaient à cette joute, qu'une foule d'étrangers étaient venus admirer comme un spectacle extraordinaire. Les logemens n'avaient plus de prix à Cherbourg. Beaucoup de curieux ont été obligés de bivouaquer. Quarante à quarante-cinq yachts ont concouru. Le premier prix était une coupe en or de la valeur de 3 à 4 mille francs. C'est un des plus petits yachts, gréé en goëlette, qui a remporté la palme. La veille du jour de la *Regata*, le tems avait été mauvais et la mer grosse. La brise était forte lorsque cette multitude d'avisos a mis sous voiles. Un grand cutter de 190 tonneaux est resté spectateur de cette lutte. Sa marche supérieure, connue de toutes les joutes dont il a remporté le prix, lui a fait interdire le concours, où il aurait été trop sûr de remporter un facile avantage. Pas un seul yacht français n'a concouru, et cela par une bonne raison; c'est qu'en France il n'existe pas de bateaux de plaisance destinés aux courses de mer.

A ce Numéro est jointe la planche 833.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr.—Départemens, 9 fr. 50.—Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés franc de port.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.